

nation, les histoires traditionnelles, qui émeuvent si profondément les marins et dont quelquefois les détails provoquent le rire le plus franc. C'est le vaisseau fantôme naviguant dans le vent sans qu'aucun matelot ait besoin d'orienter sa voilure ; perfide apparition qui conduit les navires à un naufrage assuré ; présage fatal qui apparaît comme le génie de Brutus, la veille de la défaite ou de la mort ; c'est le grand chasse-f..., l'immense vaisseau dont les dimensions sont toujours un sujet d'étonnement pour les auditeurs ; un mousse, de l'âge le plus tendre, envoyé aux perroquets, obéissant avec promptitude, ne sera qu'un barbon cassé par la vieillesse en touchant au but. Une autre fois, l'île Enchantée fera les frais du quart, cette île merveilleuse sur laquelle règne un vieillard ami des matelots, qui récompense le courage et la persévérance des marins qui abordent dans son royaume par l'abondance de toutes les choses dont les matelots subissent les longues privations ; c'est ici surtout que le conteur excelle ; il entre dans de merveilleux détails ; il fait des descriptions tellement séduisantes qu'elles font pâlir les jardins d'Armide et même le paradis de Mahomet.

Mais, par un gros temps, la nuit paraît éternelle, surtout lorsqu'il pleut ; les matelots alors n'ont d'autre abri que celui que peut donner l'élévation du bastingage ; les heures passent lentement pour eux, on les voit du côté du vent accroupis derrière tout ce qui peut les garantir, essayant de recevoir le moins d'eau possible ; ce côté même, bien qu'il soit le plus abrité, a un inconvénient, lorsqu'une de ces énormes lames, dont on ne connaît la puissance qu'après en avoir vu les effets, vient se briser

contre le flanc du navire ; un déluge d'eau couvre les malavisés ; quelques énergiques jurons se perdent dans un feu roulant de plaisanteries ; le matelot aime la mer et cette espièglerie, bien que faite en un moment inopportun, le réveille gaiement.

Quelquefois pendant la nuit le commandement « tout le monde sur le pont, » se fait entendre ; chacun alors quitte avec empressement son hamac, c'est qu'il y a du danger, et dans ce cas un matelot ne reste jamais en arrière ; il n'en est pas de même au réveil habituel du quart, ce sont des murmures à n'en plus finir ; le maître chargé d'éveiller les dormeurs augmente encore la mauvaise humeur des retardataires en leur vantant la beauté du temps, vieille plaisanterie qui n'a pas plus de succès que l'intention délicate qui le porte, au lieu de dire tout uniment *debout*, à chanter ce commandement sur un air composé par lui, pour la circonstance, et qui n'a rien de commun avec la musique qui endort.

Le dimanche arrive enfin : à part les manœuvres dont il est impossible de se dispenser, c'est un jour de repos pour l'équipage, des jeux nombreux sont établis, ceux de cartes sont sévèrement interdits ; le loto est, entre tous, celui qui jouit de la plus grande faveur.

La vie des officiers, quoique très-occupée, est presque aussi monotone que celle des matelots ; la journée commence si tôt, grâce au bruit qui règne pendant que l'on fait le nettoyage, qu'elle paraît un peu longue ; mais le soir il est délicieux d'être à la mer, la nuit des tropiques est d'une transparence incroyable, on aperçoit facilement un navire dont la silhouette se dessine purement sur le

ciel, et la ligne de mer à l'horizon est presque aussi nettement tranchée que pendant le jour.

Dans la journée du 16, nous aperçûmes au-dessus des nuages, le pic de Ténériffe; j'avais quelque peine à distinguer la montagne au milieu de sa robe flottante de brume dont les contours mollement arrêtés se confondaient avec le ciel. Il fallait chercher la terre si haut que je ne pouvais croire que le sommet du pic n'était pas lui-même un nuage. J'aurais bien désiré que l'on relâchât, mais il n'y fallait pas songer. Pour donner le change à mes désirs, je m'armai d'une longue vue que je braquai vers la côte; je distinguais par moments un village au bord d'une forêt dont le feuillage me ravissait de joie; une habitation suspendue aux rochers qui dominent la mer; une barque de pêcheur dont les voiles blanches semblaient les ailes d'un puissant oiseau, rasant l'eau avec célérité; des filets d'argent tombant sur les anfractuosités des rochers qui, de près sans doute, étaient de brillantes cascades, je m'asseyais, par la pensée, sous l'arc qu'elles forment dans leur chute au milieu des brouillards rafraîchissants qui s'élevaient de leurs pieds; je jouissais de toutes les délicieuses choses que produit la terre; à peine embarqué depuis quelques jours, j'étais fatigué de la mer; c'était trop tôt.

La brise étant faible, l'amiral donna aux navires permission de communiquer; j'obtins la faveur d'être admis dans l'embarcation de M. le commandant Turpin; nous fîmes plusieurs fois le tour de la frégate. L'œil du maître observait si tout était irréprochable; à la mer, où personne ne peut les voir, les officiers de marine poussent la coquetterie, pour leur bâtiment, au plus haut point; lorsque le

temps le permet un échafaud volant est improvisé, et des hommes, destinés à ce travail, enlèvent, avec le plus grand soin, les taches que la rouille des ferrures renouvelle sans cesse.

M. le commandant Turpin, qui s'est acquis une réputation si justement méritée pour l'installation des navires, n'avait garde de manquer une aussi bonne occasion de vérifier si tout avait été fait selon ses ordres; l'inspection terminée sans que M. Turpin trouvât rien à reprendre, il commanda au patron du canot de nous conduire à la frégate la *Gloire*.

On aime assez à changer de prison, surtout à la mer; la *Gloire* est parfaitement semblable à la *Néréide*, et son équipage est aussi nombreux, mais c'étaient de nouvelles figures; il me semblait, après un voyage, voir une autre colonie française: je rencontrai sur la *Gloire* le brave capitaine Lassave et les lieutenants Maréchal et Perrot, avec lesquels j'avais fait la traversée de Brest à Cadix; j'avais en outre une lettre d'un de mes amis adressée à M. Lugeol, capitaine de corvette second de la frégate, et il me paraissait piquant de la lui remettre à la mer, où il n'est pas très-commun d'en recevoir. M. Lugeol m'accueillit comme si j'avais été un de ses anciens amis.

Nous étions rationnés d'eau depuis notre départ de Cadix; pour célébrer la visite, toutes les économies particulières furent mises à la disposition de la table du carret; la chaleur était excessive, nous approchions du tropique, et ce que l'on pouvait offrir de plus agréable dans cette circonstance c'était un verre d'eau. Toutefois nos hôtes pensèrent que quelques gouttes de rhum et un peu de sucre

formeraient un mélange agréable; un grog fut improvisé en un moment, et nous jouîmes du plaisir de boire frais à discrétion.

Cependant la brise fraîchissait, nous voyions déjà une large bande d'écume se former le long du bord; nous ne négligeâmes pas cet avertissement: une demi-heure après nous étions rentrés à notre domicile.

La nuit précédente avait été signalée par un événement malheureux: un jeune sous-officier d'artillerie, d'une vingtaine d'années, embarqué à bord de la *Médée*, s'était couché sur le beaupré de la frégate, arrangé de son mieux sur l'espèce de lit que forme le petit foc quand il est serré; il s'y endormit et ne fut pas réveillé par le branle-bas du soir; un coup de roulis, ou un mouvement qu'il fit pendant son sommeil (on ne l'a jamais su), le précipita à la mer; on l'entendit tomber, on l'entendit crier et demander du secours, on s'empessa de manœuvrer pour le sauver; plusieurs canots furent amenés, l'anxiété la plus vive se manifestait; on le chercha inutilement pendant près de deux heures, le plus profond silence régnait sur la mer; toute espérance étant évanouie, les navires continuèrent tristement le voyage.

Au jour nous étions au milieu du groupe des Canaries, nous avions à gauche l'île de Ténériffe; à droite celle de Palma; dans le lointain l'île de Gomera et l'île de Fer.

Toute la matinée le pic de Ténériffe fut couvert de nuages, mais à partir du milieu du jour il laissa tomber graduellement la chemise de brume qui l'enveloppait, puis au moment où le soleil plongeait dans la mer, la montagne, complètement dégagée de vapeurs, nous apparut dans

toute sa splendeur; nous distinguions la robe de verdure dont elle est revêtue jusqu'aux deux tiers de sa hauteur; nous ne nous lassions pas de la contempler, mais le soleil se cacha derrière l'île de Palma, une vapeur grisâtre qui semblait sortir des eaux remplaça par degrés la teinte dorée qui précède le crépuscule; longtemps encore après que la nuit fut répandue sur la surface de la mer, le sommet de Ténériffe brillait comme un phare.

La légère infériorité de marche que l'on avait cru remarquer au départ de Cadix dans la *Médée*, se faisait sentir chaque jour davantage; l'amiral avait hâte d'arriver; on fit à la *Médée* signal de liberté de manœuvre, en lui traçant la route qu'elle devait suivre et nous prîmes les devants.

Le lendemain matin on n'apercevait plus que les voiles les plus hautes; à midi elles avaient disparu sous l'horizon.

Cependant, par un de ces hasards assez communs à la mer, la *Médée* nous précéda de quelques heures au mouillage de Vera-Cruz.

Par le travers des Canaries, un ciel d'un bleu pâle, mais d'une transparence extraordinaire, nous annonça que nous étions dans la région des vents alizés; l'horizon, constamment chargé de nuages gris et vaporeux, nous envoyait la brise régulière qui ne devait nous abandonner qu'à sept lieues de Vera-Cruz<sup>1</sup>; la mer était douce et nous étions mollement balancés par les lames qui suivaient constamment la même direction; sauf quelques grains, qui parfois

<sup>1</sup> L'approche des terres modifie momentanément cette direction constante des vents.

amenèrent de la pluie, mais jamais de coups de vent, nous eûmes ce qu'en langage maritime on appelle une traversée de dames.

Le 22 nous passâmes le tropique ; c'était un samedi : le baptême fut remis au lendemain jour de repos pour l'équipage ; la cérémonie ne me laissa rien à désirer, je fus saucé, enfariné au gré du bonhomme tropique et pris droit de bourgeoisie ; les néophytes étaient si nombreux que la fête aurait été interminable si l'on n'eût eu recours à la pompe d'incendie afin de baptiser en masse les soldats, étonnés des ressources que savent trouver les marins dans les circonstances importantes.

Bientôt nous vîmes flotter les raisins du tropique : ce sont des plantes marines, des espèces de goémons ; on ignore s'ils ont été arrachés au sol par quelque courant sous-marin ou s'ils croissent ainsi à la superficie de la mer ; ils ont de petites feuilles et sont ornés de globules qui ressemblent à des grains de raisin ; ces globules sont remplis d'air et maintiennent la plante sur l'eau ; ils couvrent des surfaces immenses, quelquefois de dix à quinze lieues, et leur couleur, d'un jaune verdâtre, donne à la mer un aspect particulier. Ce sont ces herbes dont la vue a soutenu le courage des compagnons de Colomb pendant leur aventureux voyage, en les berçant de l'espoir de se trouver près d'une terre qui ne devait s'offrir à leurs yeux que bien des semaines après la première apparition de ces végétaux marins.

Nous aperçûmes également des poissons volants, malheureux animaux qui, avec la faculté de vivre dans les airs et dans l'eau, sont sans cesse indécis sur la patrie

qu'ils adopteront, certains, quel que soit leur choix, de rencontrer des ennemis acharnés qui les dévoreront.

Un soir, nous fumions tranquillement sur le gaillard d'avant en jouissant de la fraîcheur du crépuscule après une journée accablante, la plus grande gaieté régnait à bord, lorsque tout à coup nous vîmes la *Gloire*, qui était à notre gauche ainsi que la *Créole* qui était entre les deux frégates, venir en travers sur babord en masquant partout ; le pavillon national fut hissé précipitamment à moitié, c'était le signal bien connu qu'un homme était tombé à la mer, l'infortuné appartenait à l'équipage de la *Gloire* ; quelques commandements furent faits d'une voix brève et sonore par l'officier de quart, et nous exécutâmes la même manœuvre que les deux autres bâtiments ; aussitôt le canot de dessous le vent fut amené, un officier et deux élèves y descendirent, les canotiers étaient déjà à leur poste et l'on poussa ; malgré leur activité, l'honneur de sauver leur camarade ne leur était pas réservé ; ce fut une embarcation de la *Créole* qui arriva la première et qui arracha cette victime à une mort qui paraissait inévitable ; et cependant en mettant le canot à la mer, il arriva à bord de la corvette un accident qui aurait pu avoir les suites les plus funestes ; tous les canotiers étaient déjà embarqués, on était en train d'amener l'embarcation lorsque l'un des garants s'engagea, sans que l'on s'en aperçût, dans la poulie, on continua à larguer l'autre, le canot pencha en pesant tout entier sur le garant engagé qui, venant à céder, précipita le canot si malheureusement qu'il chavira et que les douze ou quatorze hommes qui composaient son armement furent lancés à l'eau ; en moins de temps que je n'en pourrais mettre à le décrire,

deux embarcations du même bord étaient mises à la mer, l'une destinée à sauver le matelot de la *Gloire*, l'autre à recueillir les hommes de la *Créole*. Leur double mission eut un plein succès : le pavillon national hissé à bloc, annonça à la division que personne n'avait péri; l'amiral fit une allocution à l'équipage pour lui apprendre que leur camarade venait d'échapper à la mort. Ces paroles furent accueillies aux cris de vive le roi !

Peu d'instants après nous étions revenus en route; le canot de la frégate nous apprit comment l'accident avait eu lieu : au branle-bas du soir, les gabiers ont l'habitude de monter sur les bastingages, sur lesquels ils demeurent debout afin de donner les hamacs; cette position est effrayante et surtout par les temps de roulis; pendant que le matelot en question était occupé à faire cette distribution, son chapeau fut violemment emporté par l'amurée de grand voile, qui est toujours carguée lorsqu'on est vent arrière; il fit un mouvement pour le retenir, perdit l'équilibre et tomba à la mer.

Notre navigation continuait toujours par un vent favorable, un ou deux grains que nous reçûmes nous firent le plus grand plaisir; sous des latitudes aussi chaudes on aime à se mouiller; d'ailleurs l'eau douce est toujours bien venue à bord, et l'on s'empessa d'en recueillir avec les bailles et les baquets disponibles.

Enfin, le 5 octobre, vers midi, nous aperçûmes la terre d'Amérique, que j'appelais de tous mes vœux. Nous reconnûmes le cap Samana au N. E. de Saint-Domingue; ce n'était pas encore la fin de notre voyage, mais c'était la terre sur laquelle nous attachions nos yeux pour les re-

poser du spectacle de chaque jour. Un vent de sud qui soufflait du canal entre Saint-Domingue et Porto-Rico, nous accablait de chaleur; il serait devenu insupportable et dangereux pour la santé de l'équipage, mais lorsque nous fûmes à l'abri des côtes nous n'en ressentîmes plus l'influence, et les vents rafraîchissants d'E. et de N. E. qui nous avaient si fidèlement accompagnés pendant la longue traversée de l'Atlantique, reprirent de nouveau leur empire.

